

1^e Année

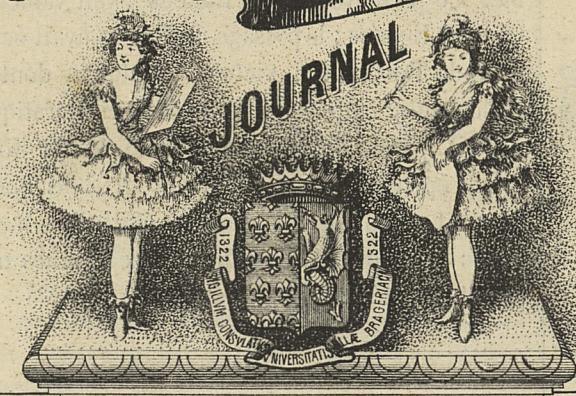
Prix : 10 centimes

Numéro 5
P2-798

LES FOUILLES DE BERGERAC

HUMORISTIQUE

ABONNEMENTS BUREAUX
Un an 3^{fr} Rue de l'ancienne Poste
Six mois 1^{fr} 75 Numéro 8



BI-MENSUEL

les Manuscrits
non insérés
ne sont pas rendus
INSERTIONS
Annonces 25^c la ligne
Réclames 40^c

LE MENDIANT



SOMMAIRE DU N° 5 :

A nos lecteurs. — Ceux qu'amène l'hiver, MIDAS. — 114 heures en chemin de fer pour arriver au point de départ, ROGER SPADIDI. — Aux jeunes Rédacteurs des *Folies*, UN RAMOLLI. — Les Conditionnels (*Zig-Zag*). — La vengeance d'un mari trompé, DE VIEL-CASTEL. — Les Commandements d'une cocotte, G. DES HON. — La Sainte-Barbe, LAURENT GOUTAN. — Folies-Bergeracoises, ROGER SPADIDI. — Causerie, MATHIEU SANS-SOUCI. — Echos et Potins, D. TOCKAY. — Théâtre. — Annonces.



A NOS LECTEURS

Le succès obtenu par les *Folies-Bergeracoises* nous oblige à faire une amélioration qui, nous en sommes persuadés, sera bien accueillie par tous nos lecteurs.

A partir d'aujourd'hui notre journal sera imprimé avec soin en typographie et contiendra, par cela même, plus de matière.

LA RÉDACTION.



CEUX QU'AMÈNE L'HIVER

L'hiver a le don d'amener parmi nous une recrudescence de malheureux et de mendiants. L'été, ils errent dans les campagnes où ils trouvent toujours chez les bons paysans un morceau de pain et une place dans la grange pour y passer la nuit. L'hiver, les besoins sont plus grands ; ce gîte ne suffit plus, aussi les voyons-nous arriver en grand nombre dans nos villes. Mais pourquoi, pour implorer notre pitié, s'arment-ils de mines patibulaires et prennent-ils cet accent nazillard que vous connaissez tous ? Au lieu de la pitié, ils attirent sur eux le ridicule, et c'est une de leurs positions favorites que nous vous montrons dans notre charge d'aujourd'hui.

MIDAS.



114 Heures en Chemin de fer

POUR ARRIVER

AU POINT DE DÉPART

HISTOIRE ÉCRITE A TOUTE VAPEUR

Ce sont là de ces choses auxquelles le bon Dieu, en sa qualité de vieux philosophe, sourit.

V. HUGO.

I

Elle avait vingt-deux ans. Son nom ? Bluette. Son mari ? Un Russe. Son titre ? Comtesse. Son soupirant ? Edouard. Le comte de Korgaliskoff avait obéi à cette tradition de sa famille qui consistait à se marier à cinquante ans, à épouser une jolie française, au besoin sans dot, avec cette seule obligation pour elle, d'aller mettre ses enfants au monde à Moscou.

On habitait Paris, dans un appartement situé au premier étage sur le boulevard des Italiens.

Boulevard des Italiens ! O souvenir de Troie !... M. le Comte voulait un magnifique hôtel aux Champs-Elysées : l'hiver, les Champs-Elysées se confondraient aisément avec un steppe de la Russie : c'était son rêve. Madame avait obstinément refusé. Elle se trouvait trop loin de Paris. Elle ne voulait pas de l'exil et s'opposait absolument à quitter le boulevard.

La bataille fut rude. La Russie essuya, ce jour-là, de la part de la France, une défaite mémorable. Le boulevard des Italiens avait vaincu les Champs-Elysées ; le passage de l'Opéra avait écrasé l'Arc-de-Triomphe : victoire éclatante dont on parlera longtemps dans les salons aristocratiques.

Mais, pensez donc ! quand le comte de Korgaliskoff épousa Bluette, elle avait dix-huit ans ; il en avait cinquante : la femme était donc la plus forte : la lutte était inégale ; deux hommes n'auraient pas été de trop.

II

Mais, croquons Bluette.

Ne disons pas sa naissance obscure : malheur n'est pas crime. Ne narrons pas comment cette jolie petite folle, en simple robe de percale, fut cueillie un jour, au bois de Boulogne, tandis qu'assise sur un banc, au bord du lac, elle admirait, avec des yeux humides et jaloux, les *demi-monde* étalées dans les *victorias*. Et pourtant, gracieuse lectrice, n'allez pas songer à mal, n'interpréter malicieusement ce qui lors advint. Ce fut un bon vieillard couronné de quatre-vingts hivers, qui la recueillit. Il avait été usé dans les plaisirs de la trop bonne ville de Paris, cet ange en cheveux blancs. Sa fortune y avait passé presque tout entière, et il roulait doucement ses saisons sur dix mille livres de rente, dernières épaves de sa fortune.

— Sans doute, il avait trouvé bon de s'ouvrir par avance les portes du ciel par une bonne action. — Un jour donc, il aperçut cette jolie tête encore innocente, et se tint ce langage :

— O Mentor, inspire-moi ! Muse, prête-moi ta lyre ! Jupiter, donne à mes paroles le parfum de l'ambroisie ! Sagesse, étouffe en moi toute hésitation lâche ! N'est-il pas vrai (ou bien mon instinct me trompe-t-il) que cette enfant encore pudique est penchée sur le bord de l'abîme ?

Il dit et s'approcha.

L'enfant fut adoptée par le vieillard.

Brune, elle n'était pas, cette jolie Bluette, ni blonde ; une teinte de cheveux indécise et satinée ; des cils comme l'art n'en fait pas ; des yeux comme les poètes n'en rêvent point : mélancoliques à l'ordinaire, malicieux à l'occasion, spirituels souvent, humides et transparents toujours ; des lèvres sans cesse « à demi entr'ouvertes », juste ce qu'il faut pour ne pas faire voir des dents de naïre, et pour les faire désirer. On se disait, à la voir, qu'on voudrait bien être mordu par ces dents là pour être ensuite bâisé par ces lèvres. Des joues roses, un front candide, une taille bien prise et cependant élancée.... Que sais-je encore ?

— Et ces jolis petits doigts effilés et blancs aux ongles carminés ! Et — tour à tour — quelle nonchalance et quelle fougue ! quelle lascivité et quelle dolence !...

Allons plus loin, lecteur.

Réchauffez votre imagination. Voyez-vous Bluette assise, ou plutôt couchée et rêveuse ? La voyez-vous encore, se promenant dans cette charmante robe de soie et de dentelle, accompagnée de ce beau vieillard un peu courbé, aussi blanc qu'elle est rose ? Ne dirait-on pas, à voir les ondulations de son costume si léger, que son corps voudrait en sortir ?...

Arrêtons-nous, s'il vous plaît.

Un jour, le seigneur comte de Korgaliskoff demanda la main de Bluette. Le bon vieillard traduisit la proposition à Bluette.

Bluette accepta.

III

Nous l'avons dit : c'était quatre ans après. Bluette, comtesse de Korgaliskoff, portait son titre comme si elle n'avait jamais fait que cela. Chaque année, le comte allait en Russie prélever les revenus de ses terres. En même temps, il voyait sa famille, présentait ses hommages au tsar, et s'oubliait peut-être quelque peu dans les licences d'autrefois.

La première année, il resta absent douze jours ; la seconde, vingt ; la troisième, trente-quatre. C'était au mois d'août qu'il partait, le 3 ou le 4.

Cette fois-ci, pensa Bluette, il ne reviendra plus avant le mois d'octobre.

La belle saison se passait ainsi : au mois de juin, Monsieur et Madame de Korgaliskoff quittaient Paris. On allait à Etretat, au Tréport, à Arcachon, au gré de la fantasia. Dès les premiers jours, on était de retour à Paris où le comte venait reconduire la comtesse, avant de partir pour la Russie.

Voilà donc une jeune et jolie personne, dont vous et moi, ami lecteur, sommes déjà amoureux, condamnée à vivre seule vingt, trente ou quarante jours durant.... Non, non ! Dieu me garde de plaider les circonstances atténuantes !

Cependant, oyez ceci :

L'un des habitués des salons du comte et de la comtesse était M. Edouard d'Harbonville. Il avait vingt-sept ans : c'est fatal.

Il était modeste, il était galant : c'est énorme. Aux occasions même, il était élégiaque : c'est terrible. — On dit qu'il montait à cheval dans la perfection : tenez-en compte ; — qu'il avait de l'esprit : pensez-y bien ; — que son père avait été colonel : prenez garde !

Et n'oubliez pas, ô lectrice *trois fois respectée* ! qu'il était entreprenant, effet de l'imagination ou de la folie, de l'âge ou de la naissance.

Or, un jour, que, *par hasard*, il causait avec la comtesse, il aborda un sujet qui menait vers un long chemin ; il parla des ennuis de la solitude, de l'âme qui se fatigue à être trop longtemps en elle-même, de l'apréte d'une vie monotone, du temps qui devient désert... *et cetera*.

Ce jour-là, madame détourna la conversation. M. d'Harbonville la reprit à la première occasion ; elle la détourna encore. Mais un soir, à la suite d'une valse, et sous l'influence des frôlements des robes, des parfums et des liqueurs, il s'approcha d'elle et devenant bien triste :

— Pourquoi ? dit-il.

— Comment, pourquoi ?

— Pourquoi évitez-vous tout ce que je veux vous dire ?

— Que voulez-vous me dire, mon ami ?

— Je voudrais vous demander si vous ne permettriez pas que je vinsse quelquefois... souvent... vous voir, quand vous serez seule ?

La comtesse lui donna un adorable coup d'éventail sur la joue.

— Vous êtes un gros coquin, fit-elle.

Et elle se mit à rire.

(A suivre).

ROGER SPADIDI.



AUX JEUNES RÉDACTEURS DES FOLIES-BERGERACOISES

Eh ! bien, mes petits potaches,
Poussent-elles ces moustaches ?
Je suis sûr que, chaque jour,
Vous regardez si l'Amour
Epaissit la jeune barbe
Qui sera la sainte-barbe
Faisant sauter plus d'un cœur.
Mais l'Amour d'un air moqueur,
Rit de votre impatience
A tâter de la science
Qu'au terrestre paradis,
Nous regumés en maudits.
Hélas ! vous saurez bien vite
Que c'est là la traîtresse *invite*
De ce vieux rongeur de Temps.
Il offre plaisirs tentants
Pour vous pousser vers la tombe
Où tout court se penche et tombe,
Et sans qu'on puisse y surseoir.
Alors, pour toujours : bonsoir.

Vous êtes dans le passage
Où l'on fait l'apprentissage
De tous les péchés mignons,
En digérant les oignons.
Doux régime, mes amis,
Que n'y suis-je encore soumis !
Pour ravoir pareille aubaine
Que je donnerais, sans peine,
Les quarante ou cinquante ans
Qui fatiguent mon printemps.
Je ne sais pas qui vous êtes
Mais j'aime assez vos trompettes,
Mirlitons de galopins
Qui deviendront des lapins.

UN RAMOLLI.

LES CONDITIONNELS

« En bas, les andouilles ! en bas ! »
Hier plusieurs milliers de jeunes gens sont partis faire connaissance avec ce refrain gouailleur, dont s'accompagne, au régiment, la sonnerie dite « des conditionnels ».

Dès huit heures du matin, dans les gares, on les a vus venir par bandes, avec des airs fendant, cachant sous la crânerie de leur allure l'angoisse qui les étreint, — ou, ça et là, par petits groupes, franchement époués, larmoyant sous la dernière étreinte des parents, qui multipliaient à l'heure du départ les recommandations, les conseils et les baisers mouillés de pleurs.

Puis le voyage, lugubre ; puis l'arrivée, qui l'est moins. Cette année, en effet, pour la première fois, d'après une récente circulaire, la musique du régiment vient les chercher à la gare, pour les escorter jusqu'au gîte redouté, la caserne.

Là, pendant trois longues heures, ils font les stations obligées, dans la cour, sous un feu roulant de quolibets, — dans les bureaux du major, où on les classe dans leurs compagnies respectives, — dans le bureau du sergent-major où on leur demande leur *métier*, chez le capitaine d'habillement, où a lieu la distribution des effets.

Ils achèvent leur journée par la visite du lieutenant de garde, le speech patriotique du chef de bataillon, la recherche d'une chambre en ville et d'un restaurant confortable, mais pas trop cher ; la connaissance, en détail, des adjudants, des fourriers, des anciens.

**
Les voilà dans la chambrière. Déjà ils ont commencé leur œuvre de corruption en bourrant de cigarettes les poches du sergent de garde, ils la continuent par une distribution en règle aux anciens. Les quarts circulent et s'entrechoquent, remplis de rhum ou de *dur*, pendant que le *bleu* immatriculé à la hâte les menus morceaux de son trouseau.

C'est là, dans cette atmosphère empesée, dans ce milieu hétéroclite et braillard, au bruit des airs d'opéra chantés faux, et des refrains immondes hurlés à pleine voix, que le bon jeune homme passera désormais ses soirées.

Tandis qu'il y songe, effaré, l'extinction des feux a sonné ; le clairon de garde s'est distingué en filant les dernières notes avec une mélancolie pénétrante ; les bougies s'éteignent, les bruits cessent, jusqu'à ce que les anciens et les bleus s'endorment, la tête sur leur étroit *paillochon*, d'un sommeil lourd et ininterrompu jusqu'à l'aube.

Et, réveillé par l'éclat strident du clairon, le petit conditionnel se dira : « Encore 364 jours ! » — Et il répètera, le cœur navré, mais d'un accent enthousiaste :

« En bas, les andouilles, en bas ! »

(Zig-Zag).

LA VENGEANCE D'UN MARI TROMPÉ

I

Lorsque le comte de Trois-Etoiles prit femme, vers l'âge de trente ans, il ne se doutait pas qu'en épousant la petite Jeanne de Pommeleury, il porterait un jour, sur son front, deux splendides bois de cerf, et qu'il pourrait arborer comme drapeau un tissu de couleur jaune. S'il l'eût cru, il aurait sans doute préféré rester garçon ; mais, comme le disent les Arabes, son destin était écrit, et lorsqu'il jura devant le maire du 22^e arrondissement de prendre pour femme légitime, mademoiselle Jeanne de Pommeleury, il se dit *in petto* qu'en somme il était un heureux gaillard.

II

Les deux nouveaux époux allèrent passer leur lune de miel dans une splendide maison de campagne, située aux environs de Paris. Le château de la Tourquipenche était une ancienne demeure seigneuriale, appartenant depuis des siècles à la famille des comtes de Trois-Etoiles. Placé sur le sommet d'une colline, environné de forêts séculaires, c'était le type achevé de ces vieux manoirs féodaux qui datent du moyen âge. Au reste, l'intérieur des appartements répondait bien à l'intérieur du château. Ce n'étaient que bahuts, anciens prie-Dieu, salons gothiques et salles d'armes, véritable musée où se trouvaient entassé : casques, cuirasses, épées, dagues, masses d'armes, armures défensives ou offensives, et tout ce que le comte, en antiquaire passionné, avait pu trouver de précieux dans toutes les boutiques de marchands de bric-à-brac.

III

Pendant les premiers temps de leur mariage, les deux mariés vécurent en fort bonne intelligence. Puis le comte s'aperçut que, peu à peu, le visage de sa femme prenait un air morose. Il se dit qu'il ferait peut-être bien de la distraire et il chercha si, parmi ses voisins de campagne, il ne pourrait pas recruter une société de marquise, qui, en se réunissant au château, ferait oublier à la jeune comtesse, habituée aux réunions mondaines, la solitude de la campagne. Mais tous les voisins se bornaient au marquis de la Moutardière, jeune gommeux de marque, dont on apercevait la demeure au-dessus des grands arbres du parc.

IV

Lorsque je vous aurai dit que le marquis de la Moutardière et la comtesse de Trois-Etoiles, se connaissaient de longue date et n'avaient jamais cessé de s'aimer, vous ne vous étonnerez pas de

voir avec quel bonheur le marquis reçut du comte l'invitation de venir passer ses journées au château. Dès les premiers jours, le comte se félicita d'avoir mis la main sur un si aimable voisin qui devait tenir compagnie à sa charmante épouse, pendant qu'il irait à la chasse ou qu'il monterait à cheval. Il profita de sa liberté et n'eut jamais le moindre soupçon, et peut-être les choses auraient-elles duré un certain temps, si on n'avait mis la puce à l'oreille du mari.

V

Un jour (nous avons tous de ces dates funestes), le comte reçoit une lettre qui lui dévoilait la triste vérité. Il fit aussitôt tout ce que font les maris trompés, prétexta un voyage à Paris, partit et revint assez tôt pour trouver le marquis de la Moutardière et la comtesse dans le simple appareil d'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil. Sans dire un mot, avec un calme effrayant, il montra la porte au marquis qui eut juste le temps de se sauver ; puis, saisissant sa femme par le bras, il la poussa durement dans la salle d'armes.

VI

« Madame, lui dit-il, vous êtes une misérable de m'avoir trompé, et vous êtes plus coupable que votre infâme séducteur. Vous m'avez couvert de honte, aussi je vais prendre ma revanche. » Et, comme la pauvre femme, se disant en elle-même que son mari allait la tuer avec l'épée de Montmorency-Bouteville, parlait de s'évanouir, le comte prit un superbe casque italien dont la visière fermait à clef, emprisonna la tête de sa femme dans ce nouvel appareil de torture, ferma la visière, mit sa femme toujours en chemise dans son coupé. Puis il monta sur le siège, fouetta ses chevaux et tous deux quittèrent le château, probablement pour n'y plus revenir.

VII

Le lendemain matin, dans la rue Grange-Batelière, à Paris, deux agents en tournée, aperçurent une femme en chemise, coiffée d'un énorme casque. Conduite au poste de police, elle raconta sa triste histoire. C'était la comtesse de Trois-Etoiles. On la fit habiller et on alla chercher un armurier pour la débarrasser de son casque, mais on ne put jamais y arriver. La serrure était à secret et la lime ne put mordre sur le fer poli. Quant au comte, il est parti, on ne sait où après avoir vendu son château. La comtesse se nourrit du bouillon qu'on lui fait prendre par le trou de la visière. On ne sait pas encore comment elle sortira sa tête de cette mauvaise situation.

VIII

MORALITÉ

Jeunes filles, ô mes lectrices, n'épousez pas des maris qui ont la passion des armes antiques.

DE VIEL-CASTEL.

LES COMMANDEMENTS D'UNE COCOTTE

Diner fin adoreras
Et aimeras parfaitement ;
Un pschutteux tu choisiras
Et tromperas honnêtement ;
Les plaisirs tu prôneras
Et prêcheras à tous moments ;
Ta présence imposeras
Au « vieux beau » despotiquement ;
Un hôtel tu bâtriras
Quoi qu'on dise prochainement ;
Le champagne célébreras
Comme un parfait événement.

A Pique-Cailloux t'en iras
Te faire soigner doctement ;
Promptement en reviendras
Pour consoler tous tes amants ;
Puis au Paradis monteras
Comme sainte, dévotement.

G. DES HON.

LA SAINTE-BARBE

Dimanche dernier, nos braves pompiers ont célébré avec solennité la grande fête de leur digne patronne, sainte Barbe. Dès le matin, les habitants de notre paisible ville étaient mis en émoi par les batteries répétées de nombreux tambours ; ils ont pu ensuite assister à la revue passée sur le Jardin-Public, et se lécher les lèvres en pensant au repas qui devait avoir lieu le soir à l'hôtel des Princes. Vous dire la quantité incommensurable de viandes qui furent englouties serait peut-être de mon devoir de reporter, mais je préfère vous narrer une petite histoire que j'ai entendue raconter par un des plus vieux et des plus fermes soutiens de la pompe.

Il y a longtemps de cela, dit-il, je ne faisais partie du corps que depuis quelques années seulement, et je compte déjà plus de vingt ans d'exercice. Nous avions pour capitaine un jeune employé des ponts et chaussées qui, s'il éteignait bien le feu des bâtiments, excellait à allumer l'incendie dans le cœur de toutes les femmes. Il ne rencontra jamais de rebelles parmi les épouses des hommes de sa compagnie. Une d'elles, cependant, la femme du lieutenant, résista plus longtemps que les autres, et demanda, avant de céder, une grande preuve d'amour au galant capitaine. Demain, lui dit-elle, demain, c'est la Sainte-Barbe, mon mari s'absentera toute la journée et, si vous voulez, je vous attendrai le soir, à 6 heures. Bien que cette exigence le gênât beaucoup, le vaillant capitaine, vaincu par son amour, dut s'y plier.

Le dimanche, au moment du souper, nous fûmes un peu étonnés de ne pas voir venir notre capitaine, nous attendîmes un moment, mais comme il se faisait par trop attendre, nous nous résolûmes à nous mettre à table sans lui. Notre lieutenant, inquiet de cette conduite étrange, nous dit qu'il lui était impossible de rester plus longtemps dans l'incertitude, et qu'il allait immédiatement courir s'informer du sort de son supérieur. Hélas ! trois fois hélas ! le traître était bien peu digne de l'intérêt que lui portait son subalterne ; car la première personne qu'il rencontra en rentrant chez lui, ce fut, vous l'avez déjà deviné, ce fut le trop volage capitaine !

LAURENT GOUTAN.

Folies Bergeracaises

Sur le boulevard Victor Hugo :

- Vous savez ? X... se marie !
- Bah ! contre qui ?
- M^{me} Z..., une jeune fille charmante.
- Un mariage d'inclinaison ?
- Eh ! eh ! je ne sais trop, elle boîte légèrement.
- Un mariage d'inclinaison... alors ?

L'idéal pour un condamné à mort, c'est la grâce et non la beauté.

Le jeune homme. — Ah ! madame, ayez pitié de moi ! si vous saviez ce que je souffre !

La dame (avec conviction). — Mon Dieu, monsieur, purgez-vous ! l'amputation ne sera peut-être pas nécessaire....

ROGER SPADIDI.

CAUSERIE

Ma foi, amis lecteurs, je ne sais pas trop de quoi vous entretenir aujourd'hui. Notre pauvre Bergerac, ses foires passées, a vécu dans une morne indifférence, et à part celle du théâtre, toutes les chroniques ont chômé. Comme ce n'est pas mon fait de vous parler des représentations dramatiques données en notre ville, — un autre s'est chargé de ce soin, — ma causerie sera courte.

Il faut pourtant que je vous dise ce que j'ai entendu l'autre jour chez un de mes amis, horloger bien connu de notre localité.

J'étais là, pour un motif qui peu vous intéresserait, obligé d'attendre quelques instants, et causant avec une gentille demoiselle de seize ans, Marie, la fille de mon ami. C'est qu'avant moi était entré un brave paysan, — mais là, un de ces bons campagnards que les bienfaits de notre moderne civilisation n'ont pas encore atteint, et qui se figurent que le prix des choses doit être en rapport avec leur poids ou leur grosseur. Sotte maxime, qui, chez un industriel comme celui où nous étions alors, peut amener à bien des désillusions ! Fidèle néanmoins à ce préjugé des champs, le vieux bonhomme dont je vous parle, marchandait — ous les paysans marchandent — une montre, dont le volume, considérable, vous eût effrayé.

Ce gros instrument, cette montre, que je n'eusse, moi, acceptée à aucun prix, lui avait plu au premier coup d'œil, et il la voulait absolument, sans désirer toutefois faire une trop large brèche à sa bourse... Ce dernier mot est bien le vrai, car le paysan, qui n'avait point de porte-monnaie, tenait à la main, renfermant quelques écus, une vieille pochette en cuir dont la crasse était le plus bel ornement et qui datait sûrement des temps antérieurs au déluge — si l'on travaillait les peaux de bêtes à cette époque !

Le prix, après discussion, fut enfin définitivement fixé, et notre homme remit sa bourse dans l'un de ses goussets tandis qu'il plongeait dans l'autre la nouvelle parure qu'il avait acquise. — Et puis, tout naïf, se tournant naturellement vers son vendeur pour lui désigner une petite montre à répétition que Marie avait dans les mains, et me faisait admirer en ce moment :

— Au moins, lui dit-il, *me donnerez-vous pour mon drôle, cette petite-là* par dessus le marché !

Je partis alors d'un franc éclat de rire, au grand scandale du brave homme, profondément étonné d'ailleurs du refus que lui formulait mon ami l'horloger.

C'était, amis lecteurs, la double naïveté que j'avais vue et que vous trouverez dans la demande de cet homme simple, qui provoquait ainsi mon hilarité.

Mathieu SANS-SOUCI.

ÉCHOS ET POTINS

Un homme d'esprit avait, l'autre jour, au cabaret, une sorte querelle avec un de ses amis.

En sortant, quelques instants après, il écrivit avec un charbon, sur la porte de l'établissement

— Ici l'on vend les Folies en bouteilles.

Un prince riaillait un jour un de ses courtisans, qu'il avait plusieurs fois employé comme ambassadeur. Il le comparait fort élégamment à un bœuf.

— Je ne sais pas à qui je ressemble, répondit le courtisan ; mais, Monseigneur, j'ai eu l'honneur de vous représenter en plusieurs occasions !...

Laurent-Goutan vient d'éprouver un accident qui lui a permis de dire un bon mot de plus.

Notre ami tombe du haut d'une échelle, Trufaldin qui se trouve là le ramasse, et voyant qu'il ne s'est pas fait le moindre mal :

— Le ciel t'a fait une belle grâce !

— Il ne m'a pas fait grâce d'un échelon ! répliqua Laurent avec un sourire.

L'autre jour, au Jardin-Public, Mathieu Sans-Souci, dont l'esprit est bien connu à Bergerac, entend, derrière lui, un de ses amis qui le compare au bon Lafontaine :

— La comparaison est d'autant plus juste, ajoute Mathieu en se retournant, qu'en ce moment je fais parler une bête !

D. TOCKAY.

THÉÂTRE DE BERGERAC

Une représentation de l'opéra-bouffe de M. Lucien Poujade, *La 1,000 et deuxième nuit*, sera donnée sur notre scène dimanche prochain, 12 décembre, par la troupe de M. Andrel.

Nous empruntons au *Petit Journal* les lignes suivantes :

L'Opéra-bouffe : *La Mille et Deuxième Nuit*, de MM. Paul Burani et Pierre Richard, musique de Lucien Poujade, a été joué hier au Château-d'Eau.

Ces trois actes traités à la façon bouffe, et mêlant l'originalité fantaisiste du boulevard aux situations comiques d'une légende d'Orient, ont été très bien accueillis. Il y a des mots, des couplets, de l'action, une bonne humeur communicative, quelques gauloises. Bref, la sauce légèrement pimentée que comporte une opérette selon la formule. La partition, due à un jeune musicien dont c'est le début au théâtre, est traitée avec habileté et beaucoup de talent. Le final du 2^e acte surtout plein de couleur et bourré d'oppositions prouvent grandement en faveur des aptitudes théâtrales de M. Poujade.

Le succès a été complet.

LÉON KERST.

Tout fait donc présumer que la Salle des Ouvriers sera archi-comble dimanche soir. Avis aux amateurs du rire et de la gaîté.

IMPRIMERIE NOUVELLE

GRAND'RUE, 15 et 17, BERGERAC

CARTES DE VISITE

ANNÉE 1887

En typographie sur carton bristol... le cent — sur carton ivoire... — 2 00
— — — — — les 50. 2 50
En gravure relief, s. cart. mat ou ivoire. le cent 3 00
— — — — — les 50. 2 00

1 fr. d'augmentation par cent pour les cartes deuil.
Ajouter 30 c. pour les recevoir franco p. poste

Imprimeur-Gérant : L.-P. BOISSERIE.